

ATP 81m

M. VALOTAIRE

Pierre DELAUNAY

(1870-1915)

EXTRAIT DE LA REVUE DE L'ANJOU



ANGERS
G. GRASSIN, IMPRIMEUR-EDITEUR
40, rue du Cornet et rue Saint-Laud (Téléph. : 1-23)

1919

Bibliothèque Maison de l'Orient



158344

Pierre Delaunay

Le peintre Pierre Delaunay, tué à l'ennemi en juin 1915, est un de ses morts dont l'Anjou aura le plus à déplorer la perte. Nature d'élite, il unissait les qualités de l'homme à celles de l'artiste; sa vie, dominée par le sentiment du devoir, consacrée à la poursuite de son idéal, n'est qu'un exemple soutenu de probité et d'énergie au service des dons naturels les plus brillants. Qu'on veuille, comme je l'ai fait, feuilleter sa correspondance de famille où il livrait à cœur ouvert le meilleur de lui-même; qu'on veuille étudier avec soin la masse de ses œuvres, tableaux, pochades, esquisses, dessins, et l'on reconnaîtra que c'est pitié d'avoir vu justement cet homme-là frappé par la balle ennemie, et les plus belles espérances mises ainsi à néant.

Pierre Delaunay, né à Champtocé (Maine-et-Loire) le 8 août 1870, montre de bonne heure un goût marqué pour le dessin et la peinture. Dès quinze ans, apprenti chez un peintre décorateur d'Angers, il n'ambitionne que d'aller suivre les cours de l'École régionale des Beaux-Arts et il se lamente de voir que son patron n'est guère disposé à lui accorder les heures de liberté nécessaires. Par bonheur, aux cours du soir, son maître Lutscher reconnaît en lui de solides qualités, un naturel d'artiste et, sur l'intervention de M. Dainville alors directeur de l'École, il finit par obtenir l'autorisation tant désirée. Il travaille d'arrache-pied,

*

toute son énergie tendue vers le but qu'il s'est proposé, devenir un artiste, un vrai peintre; et il réussit en 1890 à obtenir du département une bourse de séjour à Paris. Il quitte Angers pour la capitale avec son camarade Grégoire, plus tard Prix de Rome de gravure et médailliste de talent, tous deux munis de lettres de recommandation de Célestin Port pour le vieux sculpteur Bonnassieux. Celui-ci le recommande à Bonnat qui l'admet dans son atelier. Après une année de service militaire, il reprend avec joie ses pinceaux et poursuit ses études avec opiniâtreté. En 1893, il est reçu au premier essai pour le Grand Prix de Rome avec une esquisse, *le Christ au jardin des Oliviers*, actuellement au musée d'Angers. En 1896, il est admis à concourir pour le prix Chenavard et compose son premier grand tableau, resté inachevé, *la Résurrection*, donnée par sa famille en 1915 à l'église de Champtocé. Entre temps, il fait des portraits, excellents pour la plupart, brosse des esquisses, étudie le paysage. Mais l'enseignement de l'école, qui le domine encore, ne lui convient pas; il n'a pas assez de souplesse, il est trop entier et sa probité malade — le mot est de son ami Grégoire — s'accommode mal des concessions et des intrigues auxquelles il devrait se plier pour obtenir de brillants succès. Tant mieux, il n'en sera que plus sincère et, en cherchant sa voie, il restera lui-même pour devenir quelqu'un. En 1900, au cours d'un voyage en Bretagne, il rapporte de Pont-Croix son *Intérieur d'église* (musée d'Angers) où se découvrent ses qualités de chercheur ardent et consciencieux : « Que c'est difficile, écrit-il au sujet de cette toile, d'obtenir le résultat rêvé... je suis souvent bien découragé; il me semble, malgré que tous mes instants ne soient que pour mon art, que je ne fais pas de progrès; je n'arrive pas à ce que je rêve, loin de là; quel supplice!... » Mais sa passion pour la nature le reconforte et l'encourage; « Enfin, s'écrie-t-il à la veille d'un voyage de quelques jours à la campagne, enfin je

vais donc pouvoir un peu regarder la nature, l'admirer; quel soulagement et quel bonheur ! »— Soulagement aux misères de l'existence auxquelles il est extrêmement sensible: d'abord la perte de sa sœur Eugénie qui s'était dévouée à lui et qu'il aimait comme une mère; ensuite l'obligation d'accepter, pour vivre, des travaux, qui le rebutent, de dessinateur illustrateur pour la mode. Cependant, c'est un vrai bonheur pour lui que d'obtenir en 1903, aux magasins du Louvre, une situation de ce genre, mais qui lui laissera libre la moitié de son année : travail l'été et l'hiver, liberté au printemps et à l'automne. « Au surplus, dit-il en manière de consolation, la mode n'est pas un art inférieur à un autre; les plus forts en ont fait, Watteau entre autres... » Les années suivantes se passent donc ainsi, partagées entre le terre à terre et l'idéal; il travaille avec conscience, persuadé que malgré les résistances, malgré les lassitudes, malgré les rancœurs de chaque jour, son chemin finira tout de même par s'ouvrir devant lui. Il expose aux Indépendants, à la Société nationale des Beaux-Arts, aux Artistes français surtout; il ne veut pas gaspiller une minute de son temps; au Parc Monceau il retrouve un peu de la nature qu'il aime tant; par le mauvais temps, de sa fenêtre même, il travaille et ce sont des études bien intéressantes que ces horizons de bâtisses, de toits et de cheminées sous la neige, traités d'une façon personnelle et hardie. Seuls les concerts classiques du dimanche le reposent de la peinture. Mais il a une impatience, un désir ardent de connaître le Midi, de jour de la splendeur de la grande lumière, de l'éclat des couleurs d'une nature exubérante et joyeuse. Au printemps de 1908, il part donc pour Menton. Là, une surprise l'attend. Un beau jour il se trouve à travailler à quelques pas d'Harpignies; le maître vient jeter un coup d'œil sur son étude, le complimente, l'encourage et lui offre ses conseils. Il devient son élève. Si grande est sa probité que, malgré les éloges du maître qui n'en est pas prodigue à

l'habitude, il hésite à prendre conscience de ce qu'il vaut ; mais l'exemple d'Harpignies et de son triomphe tardif lui donne du courage. D'autres avant lui ont lutté, ont souffert et sont arrivés. Il s'acharne donc au travail, plus que jamais, mais sa situation matérielle le désole. « Il m'est tout à fait impossible d'avancer, écrit-il, puisque je défais en six mois — ses six mois de travail au Louvre — ce que j'ai eu tant de peine à échafauder le reste de l'année. Le problème est irréductible. » Parfois, alors, le découragement semble le gagner, il s'exagère son impuissance à créer, il voit « le néant de son existence qui lui donne le vertige ». « Aimer l'art, s'en être fait une famille et s'en voir fermer la porte, rester là, seul, et ne pouvoir s'abîmer dans les joies purement humaines d'un intérieur, n'est-ce pas être un paria de la vie ! Créer un foyer !... mieux vaut encore souffrir seul ! » Plainte douloureuse et émouvante de l'artiste, dans sa lutte avec lui-même ! Une fréquentation assidue chez Harpignies, à Paris, à Saint-Privé et à Menton le remonte heureusement. Le maître se déclare très satisfait de lui, lui promet le succès et s'attache affectueusement à lui. Il a vu que Delaunay est quelqu'un, que son tempérament et ses qualités solides l'élèvent au-dessus de la foule des médiocres. Delaunay, de son côté se félicite de l'intérêt que son maître lui porte, tout en regrettant que leur rencontre n'ait pas eu lieu quelques années plus tôt, quand sa nature, plus souple, eût été mieux à même de profiter de son enseignement. Devons-nous le regretter, nous aussi ? C'est assez douteux ; il eût été à craindre de voir Delaunay marcher trop docilement dans la voie qu'il aurait trouvée tracée devant lui, alors qu'à son âge, profitant plutôt d'une critique éclairée que d'un enseignement de principes, il est resté tout-à-fait lui-même.

Somme toute, son énergie triomphe de ses défaillances d'un instant. « J'ai foi dans l'avenir, dit-il, et ce ne sont pas là des phrases ; le moment venu, j'agirai. » Le projet

qu'il compte réaliser, c'est de se libérer enfin de l'esclavage de son travail au Louvre, c'est de profiter des économies qu'il a péniblement amassées pour s'enfuir en pleine liberté, travailler à Rome où il pressent que sa personnalité s'affirmera. Au printemps de 1911, au cours d'un séjour dans le Midi, il s'est échappé pour huit jours vers la ville rêvée et l'éblouissement de la première vision a été tel que sa résolution est bien prise : c'est abandonner son gagne-pain, quitter le certain pour l'incertain. N'importe, sa voie est là, il le sent, il la suivra. En novembre 1911, il est donc à Rome et se met de suite au travail, saisi d'un enthousiasme ardent pour la lumière où baignent les choses. « Ah ! le soleil, s'écrie-t-il, je finirais par l'adorer, si je n'étais chrétien ! » Il vit là dans un idéal d'art et de beauté qui l'enchantent et le transportent. Ses rancœurs sont oubliées ; il n'a pas assez de temps pour amasser toutes les notes qu'il voudrait prendre, visiter les galeries d'art, fréquenter la villa Médicis où il est reçu avec empressement, en ami. (Le musée d'Angers possède une belle toile, d'une atmosphère chaude et lumineuse : *Jardins de la villa Médicis*.) C'est à peine si de loin en loin il se reprend à douter de lui ; vienne un beau jour de soleil, il n'y pensera plus : « Je ne sentirai plus la pesanteur de ma carcasse. » Aussi comprend-on son regret de quitter Rome, à la fin de 1913 : « Je ne l'ai jamais vue plus belle, sous cette lumière splendide, je ne lui dis pas adieu, mais au revoir ! »

Il ne devait pas, hélas ! pouvoir y retourner. De retour à Paris, il s'occupe de réinstaller son atelier, de préparer pour la galerie Georges Petit l'exposition de ses œuvres, projetée depuis longtemps et retardée sur les conseils d'Harpignies, qui veut que son talent mis en pleine valeur lui donne le succès retentissant, quand la guerre éclate. Il a été réformé au cours d'une période d'instruction ; il peut donc rester chez lui, continuer à travailler sa peinture,

à surveiller ses intérêts; mais, quand il voit la patrie en danger, son art n'est plus rien pour lui; il s'engage et les formalités sont trop longues à son gré; il piétine d'impatience, il veut être là-bas, avec les autres, à faire le coup de feu. Dans ces journées, trop longues maintenant, où il n'a plus le goût de toucher à ses pinceaux, il met ses affaires en ordre, avec la froide résolution d'un homme qui sait où il va, qui voit les dangers qui l'attendent; puis, pour se dérouiller les muscles — il a quarante-quatre ans — il s'entraîne à des marches pénibles. On l'envoie à Nantes au dépôt du 65^e d'infanterie; là, il n'a de cesse qu'il n'obtienne de partir tout de suite au front; en novembre il y est enfin, affecté au 137^e d'infanterie. Les misères de la vie du soldat aux tranchées, les rigneurs du temps, la pluie, la boue, le froid ne lui laissent jamais échapper une plainte; avec sa nature raffinée, sensible, il souffre sans doute des promiscuités vulgaires, des corvées pénibles, des nuits de garde glaciales; mais le sentiment le plus noble du devoir le cuirasse, et il s'en voudrait de récriminer quand il est, pense-t-il, de ceux qui doivent donner l'exemple. Ses yeux d'artiste sont toujours ouverts, il s'arrête pour jouir de la beauté des spectacles qui varient au hasard des cantonnements, du charme des vastes ondulations des plaines de l'Artois, comme de la vision tragique des scènes de la guerre et, avec une douce sentimentalité qui s'exaspère par le contraste, il cueille à deux pas de la lutte, des petites fleurs sauvages qui poussent encore dans ces terrains ravagés. Travailler? c'est impossible, le temps lui manque; il n'est pas comme F. . . , un Prix de Rome qu'il a retrouvé devenu cuisinier et qui, lui, a le loisir de faire des croquis! Son capitaine le distingue, lui confie les fonctions de vague-mestre, le fait nommer caporal-fourrier; une première citation à l'ordre du régiment vient sanctionner ses qualités de soldat discipliné et dévoué. Mais qu'est-ce que tout cela quand il rêve bien autre chose! Il a beau, dans le

courant de mai 1915, sembler reprendre goût à son art, puisqu'il envoie à ses sœurs quelques croquis rapides, son idée fixe c'est de pouvoir enfin se mesurer corps à corps avec l'ennemi détesté et il craint qu'on ne lui fasse une obligation, le jour venu, d'assurer son service de vague-mestre comme à l'habitude. Aussi prend-il les devants; fin mai, il va trouver son capitaine: « On parle d'une attaque imminente, lui dit-il; ce jour-là les lettres pourraient bien attendre un peu! » Il confie à un camarade combien il se réjouit de pouvoir sortir enfin de la tranchée. Le dimanche 6 juin, veille de l'attaque, il écrit à ses sœurs un mot bref: « Quand vous aurez reçu cette carte il y aura certainement eu du nouveau, et du meilleur, j'espère... »

Le lendemain, une balle allemande, après deux autres blessures, le tuait net, à l'assaut de la tranchée ennemie. Sa mort fut celle d'un héros: « J'ai fait mon devoir, dit-il à ses camarades, ne vous occupez pas de moi. » Il s'étendit sur le dos, face à l'ennemi, les mains jointes et s'éteignit sans un mot, sans une plainte.

La nouvelle de sa mort surprit péniblement le monde des artistes, où il s'était fait apprécier et où l'on comprenait qu'il devait prendre une des premières places. Le vieil Harpignies le pleura comme un fils et ni la belle citation à l'ordre de l'armée accordée à sa mémoire, ni les témoignages de sympathie les plus précieux ne peuvent éteindre la douleur de celles qui ont perdu en lui le frère qu'elles aimaient et l'artiste en qui elles avaient foi. Qu'elles se disent seulement qu'il est mort « en beauté », comme il le voulait.

Comment son art peut-il se caractériser? Dans le cadre de cette brève étude, je ne puis que l'indiquer, sans les développements qu'il faudrait.

Pierre Delaunay était entré, avons-nous dit, dans l'atelier de Bonnat. L'enseignement de ce maître, qui l'aimait



beaucoup d'ailleurs, lui fut profitable et de ces premières années datent de très beaux portraits, d'une exécution serrée, admirablement expressifs et bien personnels; celui de sa sœur Eugénie, entre autres, est un morceau superbe.

Il devait pourtant prendre une autre voie et s'orienter vers le paysage; c'est qu'il a pour la nature un amour ardent; elle le charme, elle le possède; c'est sa vraie, sa seule passion. Les années de son enfance passées aux bords de la Loire ne sont pas étrangères à ce sentiment profond et où qu'il aille, dans le Midi, dans l'Yonne, à Rome, il n'oublie point, en se comparant lui-même à du Bellay, sa petite patrie, le « Loir gaulois » et « la douceur angevine ». Ses paysages de l'Anjou, ses vues de la Loire, dont il possède bien le caractère, sont à compter dans ses meilleures toiles. D'un autre côté, pour des raisons pratiques, avec la situation qu'il occupe, il lui est plus facile de travailler le paysage que la figure. Tout en remarquant qu'il eût sans doute aussi bien donné sa mesure dans le portrait, ne regrettons point de l'avoir vu se donner au paysage; il y a trop bien réussi pour cela.

Le choix de ses sujets, pour lequel Harpignies le complimentait, n'est dominé que par le souci de l'harmonie des formes et des couleurs. Point d'oppositions violentes, point d'effets faciles, point de ces « idées » que tant d'autres veulent à toute force incorporer dans les choses. Il peint pour l'œil plus que pour l'esprit, et il a raison, car le but de la peinture est d'être décorative. Aussi ne compose-t-il pas; le moindre coin de vraie nature est plus riche d'expression et de beauté que les meilleures créations de l'imagination et il s'étonne presque, avec raison, de voir Harpignies, son maître, travailler à des compositions. Pour lui, comment sa probité, sa conscience extrême s'accommoderaient-elles d'un travail poursuivi plus ou moins dans le vide? Il ne veut au contraire rien laisser aux hasards de la fantaisie et il accumule les notes qui lui serviront pour ses

toiles définitives. J'ai trouvé, pour la plupart d'entre elles au moins, un dessin très poussé à l'encre ou à la mine de plomb et une étude peinte, parfois même un grand dessin au fusain. Alors que la plupart des paysagistes se contentent de l'étude peinte, il semble, lui, diviser en quelque sorte son travail de préparation, étudier son sujet minutieusement, en blanc et noir, puis noter très rapidement les effets de lumière et de couleur, le plus souvent très fugitifs, et que, de la sorte, il parvient à saisir dans leur ensemble. Pourquoi cette méthode? C'est qu'il est parti d'abord de l'étude attentive de la forme, du dessin qui est à la base de tout et qu'il possède dans la perfection, ses pages d'album en témoignent. Ce n'est que plus tard qu'il réalise cette idée, sans doute sous l'influence des maîtres de l'impressionnisme, qu'il convient de donner la première place à la couleur, qu'elle est la joie, qu'elle est la vie. Monet, Sisley, Renoir, Pissarro sont ceux qu'il admire et qui l'emballent. Les suivra-t-il de près? Non, car son éducation première l'empêche de tomber dans les erreurs outrancières et regrettables qui chez tant d'autres ont faussé l'application des meilleures idées. L'un sauve l'autre chez lui; de son éducation classique il ne garde que le meilleur et l'influence d'Harpignies le confirme dans ses principes d'ordre et de mesure. Aussi, quand il se fait une palette lumineuse et vibrante, c'est un bonheur de le voir alors aboutir à cette union du dessin et de la couleur, trop souvent, et à tort, opposés l'un à l'autre. En somme tout l'art de Delaunay est là, et c'est, à mon sens, ce qui fait le meilleur de sa personnalité. Qu'on tienne compte, en ce qui concerne ses moyens d'expression, de qualités de technique très belles, résultat d'un labeur acharné, poursuivi avec une conscience, avec une probité jamais satisfaites, d'une facture large sans être lâchée, d'un bonheur particulier pour mettre ses paysages bien « dans l'air », pour faire vibrer l'atmosphère, et l'on aura la mesure de ce qu'était son beau talent. Il lui promet-



était un avenir exceptionnel, quand un premier succès l'eut libéré de ses scrupules et confirmé dans sa voie.

Sa perte n'en est pour nous que plus sensible. Nous devons nous incliner devant l'irréremédiable; mais qu'au moins sa mémoire et son nom reçoivent l'hommage qu'ils méritent et que j'ai voulu leur rendre¹.

M. VALOTAIRE.

¹ J'ai signalé, au cours de cette étude, les tableaux de Pierre Delaunay acquis par le Musée d'Angers, en même temps que quelques dessins. J'ajoute ici que l'État s'est rendu acquéreur, pour le Luxembourg, d'une toile datée de 1912, *L'Académie d'Espagne à Rome*, et la ville de Saumur, pour son musée, d'une autre de 1909, *Menton, le Berceau*.